

Echo de Notre-Dame de la Garde  
Semaine Religieuse de Marseille

N° 1962

N° 1964 – 1967

Juillet 1919

Août 1919

# Les Fêtes de la Victoire, 14 juillet 1919

L'hommage national rendu à nos soldats

# Le Pèlerinage de la Victoire à La Salette, 10 août 1919



# Les Fêtes de la Victoire

## L'Hommage National rendu à nos Soldats



PRÈS la signature de la Paix, la France devait à ceux qui en furent les artisans et les héros, morts et vivants, un hommage public, solennel, national, *le triomphe*, selon l'usage du plus grand peuple des temps antiques, les Romains.

Pour accorder ce juste hommage de gloire et de reconnaissance aux sauveurs de la Patrie, Rome avait le Capitole ; Paris a mieux, infiniment mieux : l'Arc de Triomphe de l'Etoile, l'Avenue des Champs-Élysées et la Place de la Concorde. Quel spectacle que celui de cet immense théâtre en plein air où une décoration somptueuse, gracieuse et artistique était venue s'ajouter à une incomparable beauté, à une grandeur unique au monde ! Mais dans ce cadre la joie, le bonheur, l'enthousiasme de ces millions de Français saluant, acclamant les drapeaux, les chefs et les soldats, applaudissant, agitant sans se lasser mouchoirs et chapeaux, faisant de ses vivats comme un immense tonnerre qui couvrait tout le bruit des troupes en marche, oh ! ce fut vraiment un spectacle indescriptible, nos lecteurs en ont trouvé, Mardi et Mercredi, les détails dans les quotidiens, nous n'avons pas à les reproduire ici, parce que ce serait inutile, et surtout parce que nous avons autre chose à noter dans une Feuille comme la nôtre.

Étant à Paris depuis près de trois semaines, en congé régulier, pour un repos d'esprit et de corps chaque année plus nécessaire, nous avons vu, lu et écrit. De notre calepin, ces simples notes :

Le 28 Juin, les journaux annoncent que, la veille, à la demande du Ministre de l'Instruction Publique, la Chambre a voté un crédit de quatre millions 100.000 francs pour la célébration des fêtes de la Victoire, et le « Petit Journal », fort bien renseigné, ajoute : « Il était question d'élever un *catafalque* — c'est nous qui soulignons — sous l'Arc de triomphe, à la mémoire des morts de la grande guerre... la Commission de l'Enseignement a demandé que cette manifestation, toute pieuse et recommandable qu'elle soit, n'ait pas lieu, car la fête en serait endeuillée. »

Donc, en un tel jour, dans une telle solennité, non seulement aucun caractère religieux, malgré les sentiments de milliers de ces morts héroïques et de millions de Français vivants, mais aucun signe de deuil... l'oubli... déjà ! Mais l'architecte du Gouvernement chargé de la décoration, M. Nénot, obéissant à ses sentiments personnels et interprétant fort bien l'opinion publique, ne l'a pas entendu ainsi. Il a menacé de donner sa démission, puis il a eu une entrevue avec M. Clemenceau, et tout s'est arrangé promptement. Le grand Français n'a pas partagé la crainte invraisemblable de la Commission. Le catafalque sera maintenu, et sous l'Arc de triomphe, on le déplacera pour le défilé. Seulement nous avons remarqué qu'à partir de ce jour, nul journal n'a plus employé cette expression en usage dans les cérémonies funèbres religieuses, le monument à nos chers morts est appelé *cénotaphe*, expression patenne, laïque, si l'on veut. Mais ceux

qui ont versé leur sang pour sauver la Patrie ne seront pas officiellement oubliés. Et même des troupes et des civils ont fait la *veillée des armes*, dans la nuit du 13 au 14 juillet, hélas ! veillée sans prières officielles ou publiques, mais, nous le savons, beaucoup, oui, beaucoup de ceux qui ont visité le Cénotaphe et sont allés y déposer des fleurs ont prié pour les chers morts, en plein air, là, sur cette vaste place de l'Etoile. Et nous, nous y avons prié, au nom de nos amis et collaborateurs et de tous nos lecteurs.

\*  
\*  
\*

Mais, la veille, dimanche, nous avons eu le bonheur de voir se remplir de catholiques de tout âge et de toute condition, l'immense Basilique de Notre-Dame, sanctuaire national, lui aussi, presque à l'égal de la Basilique meurtrie de Reims. C'était pour la messe prescrite par le Cardinal, en faveur des chères âmes de ce million trois cent trente-cinq mille morts, dont un million peut-être étaient des baptisés et avaient la foi, quoique à des degrés divers, dont plus de cent mille étaient des catholiques pratiquants ou même avaient bien des traits de ressemblance avec les saints, comme notre abbé Marcorrelles et notre Docteur Delanglade. Pour ceux-là, pour les nôtres particulièrement, sans les séparer de toutes les victimes de cette grande guerre, on avait déjà prié, sur l'ordre du Chef vénéré du diocèse de Marseille, dans l'imposante cérémonie du 3 Juillet où nous avons vu que toutes les autorités avaient tenu à se rendre, à laquelle nous nous sommes unis de loin, de tout cœur, comme prêtre marseillais, heureux d'avoir ensuite un écho fidèle des éloquents, patriotiques et religieuses paroles de notre distingué et bien sympathique collègue du Chapitre, M. Gamber.

\*  
\*  
\*

À Notre-Dame, la grand'messe capitulaire en est à peine à l'Evangile, quand j'arrive, et déjà la grande nef et les tribunes qui la dominent sont pleines ; dans les nefs latérales, on avance lentement, enfin, me voilà monté dans une des tribunes du chœur. Après la grand'messe, il est plus de 11 heures, cependant on ne supprime pas Sexte, la plupart des chanteurs, arrivés pour la messe des fêtes de la Victoire, y prennent part, soit aux psaumes, soit au répons bref, après l'oraison, les enfants de la Maîtrise seuls interprètent délicieusement le *Salve Regina*, d'après l'édition de Solesmes, que l'on chante si bien, d'ailleurs, à Marseille, à la Cathédrale, à Saint-Joseph, à Notre-Dame-du-Mont et dans d'autres paroisses. Soudain, les grandes torchères du sanctuaire, toutes les appliques des stalles, l'immense couronne dessinée par Viollet-le-Duc, et qui descend de la voûte au centre du transept, les lustres de la grande nef, tout s'illumine, la Basilique, jusque-là un peu obscure, — quoique les plus précieuses verrières aient été enlevées depuis les premiers bombardements — est resplendissante, l'autel-majeur est magnifique en avant de sept grands drapeaux tricolores en éventail qui forment comme un manteau d'honneur à Celui qui seul est au-dessus de la Patrie dont il est l'auteur, le conservateur, l'ami, le sauveur.

Il était 11 heures 20, j'avais les yeux fixés en bas, quand je vois entrer, par la grille dorée réservée au clergé, le Maréchal Foch, deux chanoines l'accompagnent, avec eux il descend jusqu'à son fauteuil drapé de noir, en tête des places réservées, à peine y est-il,

que son chef d'Etat-Major, le général Weygand, arrivé par le passage des invités, vient se placer à son côté. Déjà étaient arrivés le représentant du Chef de l'Etat, qui a une place spéciale dans l'avant-chœur, puis, dans les premiers rangs des invités, les représentants du Ministre de la Guerre et du Ministre des Affaires Etrangères, trois généraux, dont M. de Castelnau, et plusieurs officiers supérieurs. Le Maréchal Foch sera en tête du défilé de nos soldats, demain, sous l'Arc de Triomphe, il est en tête des croyants, aujourd'hui, au pied de l'autel.

L'orgue reste muet ; malgré l'immense foule, c'est le silence ; seuls au milieu du chœur, les artistes retardataires font un peu de bruit en se plaçant. Et voilà que Mgr Roland-Gosselin, qui doit présider la cérémonie, entre par la porte du chœur, dès qu'on le voit, faisant le salut à la Croix de l'autel, retentit une puissante sonnerie de clairons, elle ne cesse que quand le Prélat est arrivé à son fauteuil élevé sur trois marches, à côté du trône du Cardinal. Monseigneur l'Auxiliaire, qui n'est pas encore sacré, est en *mantelletta* violette, les deux chanoines qui l'avaient accompagné, lui font un salut et montent dans leur stalle. La messe basse commence aussitôt, et je remarque que presque tous, autour de moi ou par devant, font le signe de la Croix. La Maîtrise — j'ai compté ses membres, quatre-vingt-un, hommes ou enfants — interprète un *Kyrie* en musique avec accompagnement d'orgue, d'instruments à cordes et de trompettes. Après l'élévation, ce fut un *O salutaris* ; mais rien d'impressionnant comme l'Antienne des Laudes de l'Office des défunts : *Ego sum resurrectio et vita*, je suis la résurrection et la vie ; — *qui credit in me, etiam si mortuus fuerit vivet*, celui qui croit en moi, même s'il est mort, vivra ; — *et omnis qui vivit et credit in me, non morietur in æternum*, et quiconque vit et croit en moi, ne mourra pas éternellement — chacune de ces trois phrases a été dite en premier lieu, par une superbe voix de baryton, accompagnée en sourdine par l'orchestre, et à la fin de chaque phrase, une sonnerie éclatante de trompettes et un accompagnement puissant d'orgue et d'instruments à cordes ; le chœur a repris ensuite les trois affirmations divines si pleines d'espérance et de consolation, et cela avec les mêmes sonneries et accords, à la fin de chaque phrase. Vivrai-je encore longtemps, il me sera impossible d'oublier cette éclatante affirmation de la résurrection future de nos chers héros et de tous les croyants.

La sainte messe est achevée, en quelques instants, l'officiant est descendu, il a pris place au bas du chœur, dès qu'il est assis, Monseigneur l'Auxiliaire se tourne vers l'assemblée magnifique, d'une voix claire, nette, harmonieuse, il remercie tous ceux qui sont venus s'unir, en faveur des héros morts au service de la France, aux prières de l'Eglise, la mère commune de tous, comme Dieu est le père de tous ; il remercie spécialement le Maréchal dont il dit le grand rôle et l'insigne bienfait ; puis en quelques phrases, il rappelle les hauts faits, les vertus, l'héroïsme de nos soldats, dans les tranchées, sur les champs de bataille, devant tous les périls, devant la mort ; c'est pour cela que nous leur devons un immense tribut d'admiration et de reconnaissance. Et avec un naturel, une aisance remarquables, la voix s'élève, quand il le faut, pour faire pénétrer dans le cœur de tous, les pensées principales, les sentiments que l'orateur sacré veut inspirer.

L'allocution a pris fin, on étend sur le pavé un drap funèbre, entre deux rangées de jeunes gens porteurs de drapeaux cravatés de noir,

auprès de l'un de ces drapeaux, une petite fille alsacienne, la Maîtrise commence le *Libera*, également en musique, et l'officiant donne l'absoute. Je remarque que le Maréchal Foch qui avait eu une tenue si recueillie pendant toute la cérémonie, fait encore lentement le signe de la Croix, pendant que le prêtre, après l'oraison, fait ce même signe, au-dessus du drap funèbre. Tout de suite, Monseigneur l'Auxiliaire descend, il vient se placer, au milieu, sur la plus haute marche de l'entrée du chœur, il salue le Maréchal ainsi que les autres personnalités, et le cortège se dirige vers la sacristie. Quand Monseigneur l'Auxiliaire et l'Officiant ont fait le salut à la Croix, mais pas avant, les Autorités quittent leurs places et se dirigent vers la porte du transept qui donne du côté de la Seine. Dès qu'ils sont sur le seuil, tambours et clairons battent et sonnent aux champs et la foule fait une magnifique ovation aux illustres chefs de notre grande armée qui sont venus d'abord, à la veille du triomphe, s'incliner devant Dieu et prier pour les soldats qui, en leur obéissant, ont souffert et combattu jusqu'à la mort pour sauver la France. Notons que ce n'était pas la première messe à laquelle assistait le Maréchal Foch, en cette veille des Fêtes de la Victoire, il était à la messe de la Chapelle des Invalides, célébrée à 9 heures 1/2, également pour les soldats morts, et une parisienne bien renseignée nous a dit, en sortant de Notre-Dame, que déjà, à une heure matinale, il avait communiqué dans l'église paroissiale de son domicile.

\*  
\*  
\*

Quelques notes encore, aussi brèves que possible, puisque nous sommes bien contraint de nous borner, encore que, silencieux depuis un mois, depuis un mois heureux parisien d'occasion, nous ayons beaucoup à dire.

C'est un autre oubli que nous voulons signaler. On avait construit d'immenses et longues tribunes pour les *invités*. Des légions d'ouvriers y avaient travaillé avec fièvre. Et voilà que les curieux — nous étions du nombre — en étaient réduits à circuler par derrière, on ne voyait plus les équipes qui dressaient les mats sur la chaussée, les scellaient, agençaient les drapeaux, les cartouches à hisser ou à poser. Mais alors le peuple ne verra pas le défilé, car ce n'est pas lui qui a loué des fenêtres — malgré l'impôt du 80 o/o — à 6.000 ou à 10.000 francs. On avait oublié tout simplement le peuple. Il a bien fallu réparer cet oubli. Et ce ne fut pas un spectacle peu banal de voir démolir toutes ces tribunes avec la même ardeur — et même un peu plus — que l'on avait mise à les construire. Il n'est resté que les tribunes officielles. Mais n'est-ce pas étrange qu'il ait fallu rappeler à qui de droit que la France était — officiellement — en plein régime de démocratie ! « Maintenant, c'est nous les princesses. » On n'y avait pas pensé. Tant il est vrai que Dieu seul peut et veut « ne pas faire acception de personnes ». Lui seul n'a pas d'*invités* privilégiés, car tous sont ses enfants. Donc, on a démolit les tribunes.

Encore des oubliés : les Aumôniers militaires. Dès qu'a paru l'ordre officiel du défilé dont le maréchal Foch — un catholique pratiquant et exemplaire, on le sait — prendra la tête, ayant à côté de lui le maréchal Joffre, nous l'avons lu attentivement et nous y avons découvert les *infirmiers* et les *brancardiers* qui appartiennent au Service de Santé, mais les *Aumôniers* qui ont rang de capitaines et appartiennent au même service ne sont pas nommés.

C'est lundi, le grand jour ! Dès 6 heures, ouvrant ma fenêtre, le soleil l'envahit, presque le soleil du Midi. Le ciel sera donc de la fête, à Paris où il pleut si souvent. J'ai célébré la sainte messe, manifestement beaucoup moins de fidèles, beaucoup moins de communions que les autres jours, on est déjà parti, beaucoup même ont déjà couché dès hier soir — au reste il y avait la veillée des armes — sur l'emplacement choisi, d'où l'on pourra voir. Voici que le canon commence à gronder, il est un peu plus de 8 heures, le Chef de l'État dépose une couronne sur le cénotaphe, c'est un hommage qui emprunte une incomparable grandeur non seulement à la qualité de celui qui le rend mais à ce jour même et aux millions de témoins rapprochés ou éloignés, sur la chaussée, aux fenêtres, aux balcons, sur les toits, dans les arbres, sur des échelles, un peu partout, et cela, sur cette immense place de l'Etoile, aux Champs-Élysées, à la place de la Concorde où l'on ne voit plus rien, absolument rien d'aucune des statues des villes, tous sont là, comme le Président, pour honorer les morts comme pour applaudir et acclamer les soldats vivants. M. Clemenceau vient aussitôt après déposer une seconde couronne, et le canon gronde toujours. Bientôt, les détonations se multiplient, le défilé commence. Du milieu du Jardin des Tuileries, j'ai la perspective bien en face, là-haut, l'Arc de Triomphe, puis les troupes qui descendent, encadrées par la décoration féerique de l'avenue ; les drapeaux dominant tout ; cet ensemble que ma bonne lunette rapproche est d'une grandeur inouïe. Mais je suis trop loin, me voilà arrivé sans trop de peine à la place de la Concorde, à l'extrémité de la rue de Rivoli, et là, à côté de la statue de Lille, je peux voir — une taille avantageuse est un bienfait — je peux voir, saluer, acclamer de près nos héros, et surtout avec les milliers de Français qui sont là, autour de moi ou au-dessus, jusque sur les corniches, aux fenêtres et sur les toits du palais du Ministère de la Marine, les drapeaux déchiquetés et les vaillantes troupes d'Afrique.

\* \* \*

Elle marquait 11 heures 10, l'horloge qui est en face de l'entrée du Métropolitain, sous la terrasse des Tuileries, garnie des enfants des écoles qui tous ont agité sans discontinuer un petit drapeau, quand les derniers soldats et les derniers chars d'assaut entrèrent dans la rue Royale, face à l'église de la Madeleine décorée somptueusement d'immenses draperies de soie pourpre et de gerbes gigantesques de palmes d'or, avec des couronnes entre les chapiteaux des colonnes et des drapeaux nationaux ou alliés environnant les bases.

Et le défilé arrive ensuite aux grands boulevards, après avoir passé devant ce monument religieux qui est en fête, et somptueusement, comme Celui qui l'habite, Celui qui a préparé et voulu, — mieux et plus puissamment que personne — ce grand jour de victoire, comme il a su, et il saura, mieux que la France elle-même, récompenser les héros.

L'Abbé T. BRIEUGNE.

## Le Pèlerinage à Notre-Dame de la Salette

Mgr l'Evêque de Grenoble adresse, à ce sujet, à tous ses vénérés collègues de l'Episcopat français une Lettre dont les Catholiques Marseillais, attachés depuis de longues années au culte de la Vierge en pleurs, seront heureux de trouver ici les passages principaux :

« Voici ouverte, avec la signature de la paix, l'ère des pèlerinages votifs en action de grâces pour la victoire.

« Un des premiers en date et en importance va être, je crois, celui du diocèse de Grenoble à Notre-Dame de la Salette, fixé *au 10 août prochain*. Aussi je me demande si, de diocésain qu'il était simplement à l'origine, dans la pensée de celui qui en a fait le vœu, il ne pourrait pas et même ne devrait pas, au moment de son accomplissement, devenir général, national.

« Il le pourrait, ce me semble, au moins dans une certaine mesure, par exemple, si tous les Evêques de France voulaient bien s'y intéresser en y faisant représenter leurs diocèses, ou tout au moins en les y associant, sous le mode d'un pèlerinage spirituel, dont les exercices à distance coïncideraient, quant aux heures et à la nature, avec ceux qui se feront sur la Sainte Montagne pendant la journée principale du dimanche 10 août. Je joins, dans ce but, à la présente lettre, le programme de nos exercices ».

Ce programme comprend une messe de communion, à 7 heures ; la messe pontificale de 10 heures célébrée par notre éminent concitoyen, le cardinal Maurin ; le soir, après les vêpres pontificales et la procession du T. S. Sacrement, le Chemin de la Croix sur les lieux mêmes des Apparitions ; enfin, à 8 heures, une procession aux flambeaux. — Nous avons lieu de penser que quelques Marseillais seront à la Salette, le 10 août, sûrement beaucoup s'uniront par la prière aux heureux pèlerins.

T. B.



## Le Pèlerinage de la Victoire à La Salette

### QUELQUES ACTES ET PAROLES DU CARDINAL MAURIN

*Ce pèlerinage d'action de grâces a eu lieu le 10 août, comme nous l'avions annoncé; il a été fort imposant. Nous venons d'en lire un compte rendu bien fait que nous regrettons de ne pouvoir reproduire en entier. En voici au moins quelques extraits :*

Puis de 3.000 hommes se sont trouvés réunis sur la sainte montagne à 1.800 mètres d'altitude. Arrivé dès le vendredi, avec Mgr Berthoin et Mgr Chassagnon, le lendemain, dans la matinée, le Cardinal Maurin faisait l'ascension du mont Gargas (2.213 mètres), pour y bénir une nouvelle croix érigée en remplacement de la précédente, détruite par la foudre; la croix en bois, creuse, haute de 4 mètres, fut portée et tirée sur le gazon par un groupe d'hommes, du sanctuaire au sommet. Après les prières liturgiques, Son Eminence adressa une courte allocution aux vaillants qui avaient accompli cette pénible ascension, et accorda 200 jours d'indulgence pour les prières récitées devant la croix du Gargas.

A la cérémonie d'ouverture, à 8 heures du soir, Mgr Caillot, au Sanctuaire, remercia les évêques présents, et rappela que le Vœu du futur Cardinal précéda de deux ans celui de Lourdes, et de trois ans celui de l'épiscopat, promettant de solenniser la fête du Sacré-Cœur.

Cette première cérémonie se termina par la procession aux flambeaux, dans le ravin de l'Apparition. Les prélats et vicaires généraux, qui venaient pour la première fois à la Salette, ne pouvaient cacher leur émotion et leur admiration. La cérémonie prenait fin après dix heures du soir; l'air était frais, sans être trop froid; le clair de lune donnait un relief superbe à toutes les montagnes qui forment ce vaste cirque crénelé, au centre duquel s'élève le mont Planeau qui supporte le Sanctuaire. Dans le fond des abîmes, dans un gouffre de près de 800 mètres de profondeur, on aperçoit la coquette église paroissiale du village de la Salette, dont le toit d'ardoise semble d'argent sous les reflets de la lune; les bois alternent leur tache sombre avec les plaques jaunes des moissons qui mûrissent, et cet ensemble forme comme une mosaïque fantastique.

A 11 heures du soir, Mgr Penon préside un Chemin de Croix solennel, prêché par un chapelain, et, à minuit, célèbre la messe au grand autel. Les cantiques alternent avec le Rosaire, et les exhortations pieuses des chapelains, jusqu'au matin.

Dimanche, à 7 heures, Mgr Chassagnon célèbre la messe de communion; puis, à 9 heures 1/2, une superbe procession, à laquelle assistent les six Evêques et le Cardinal en « cappa magna », se déroule en harmonieux méandres autour des lieux de l'Apparition, avant la grand-messe pontificale célébrée par S. E. le Cardinal Maurin, qui adresse à l'auditoire une éloquente allocution, rappelant les angoisses de cette longue guerre et la bravoure de nos soldats qui, avec l'aide de Dieu, nous ont donné la victoire.

La messe fut chantée en pur grégorien par cette masse de 3.000 hommes, élite des paroisses, familiarisés avec le chant d'église : c'était d'un effet superbe.

La cérémonie fut terminée par le chant du *Te Deum* et la bénédiction papale, donnée par tous les prélats.

Après les vêpres, une procession du Saint-Sacrement se déroula, dans le même cadre grandiose. S. E. le Cardinal portait l'ostensoir : huit soldats portaient le dais.

Le soir, le Cardinal Maurin parle aux hommes de leur devoir d'être catholiques, non seulement dans la vie privée, mais aussi dans la vie publique, en ne donnant leurs suffrages qu'à des candidats qui s'engageront à défendre ou, tout au moins, à respecter la liberté religieuse.

L'Evêque d'Autun fait de saisissants rapprochements. La loi militaire de 1889, qui viola l'immunité ecclésiastique pour tarir le recrutement du clergé, a été déposée en 1887 et votée de 1887 à 1889. A-t-on remarqué que les classes qui ont supporté le poids de la guerre sont précisément toutes les classes depuis 1887 ?...

On a volé le milliard des Congrégations en 1901, celui du clergé en 1905. Bien mal acquit n'enrichit pas. Les économistes évaluent à deux cents milliards les dépenses et dommages que la guerre a causés aux français : en nous châtiant, Dieu a pris cent pour un.

On allait, le vendredi, « à la boucherie comme des chiens », disait Notre Dame de la Salette... Nous avons eu les restrictions et les jours sans viande.

Ces remarques de Mgr Berthoin font une profonde impression sur les hommes qui les répétaient ensuite, entre eux.

Entre les diverses cérémonies, Mgr Maurin se promenait devant la Basilique, allant de groupe en groupe, parlant à tous ces hommes avec une bienveillance qui lui aurait conquis tous les cœurs, — si cette conquête n'était déjà faite, — et une mémoire qui faisait l'admiration de tous.

Il leur demande le nom de leurs paroisses et, immédiatement, leur parle de leur curé; il sait qu'un tel mobilisé a été blessé, que tel autre ne peut plus desservir trois paroisses... il évoque les souvenirs de ses tournées de confirmation, rapelle telle ou telle particularité, jusqu'aux noms de certains enfants interrogés par lui.

Les Dauphinois paraissent justement fiers — et c'est tout à leur éloge — d'avoir conservé tant de place dans le cœur et dans la mémoire de leur ancien évêque.

Depuis les fêtes du couronnement, en 1879, présidées par le Cardinal Guibert, légat du Pape, on n'avait pas vu pareille affluence à la Salette.

Que de soldats avaient promis, dans la bataille, de monter à la Salette, s'ils en revenaient ! Et, à côté, que de pères, ayant perdu un, deux et même trois de leurs fils sont montés demander à Notre-Dame la force de supporter leur douleur ou la remercier de leur avoir déjà accordé la grâce de la résignation chrétienne.

*Et le rédacteur, qui est Lyonnais, termine par ces excellentes réflexions que nous tenons à reproduire :*

On reste étonné, émerveillé de la foi, du courage, de l'endurance de ces catholiques du Dauphiné, qui bravent tant de fatigues et s'imposent tant de dépenses pour accomplir ce pèlerinage, pénible surtout à cause du trop grand nombre.

Quand je songe qu'il nous suffit, à nous, Lyonnais, de trois minutes et de trois sous pour monter à Fourvière !... Il faut trois journées et soixante à quatre-vingts francs pour aller à la Salette : de Corps seulement, il faut en trois ou quatre heures grimper contre les rochers pour s'élever de 900 à 1.800 mètres d'altitude.

Quant aux gens des cantons environnants, ils font 15, 20 et 30 kilomètres à pied, à travers les montagnes... font une halte avant minuit pour se restaurer un peu, afin de communier lorsque, vers quatre ou cinq heures du matin, ils arriveront au Sanctuaire.

Oh ! les braves gens !

(*Echo de Fourvière*).

Ch. J.

## Informations Utiles

Dans un Congrès national de la Natalité qui se tiendra à Nancy du 25 au 28 septembre sous le patronage des Présidents des Chambres de Commerce françaises, une section spécialement confiée au clergé et aux catholiques entreprendra de « rechercher en commun les méthodes les plus propres à remettre en honneur les principes de la morale conjugale et familiale, et d'élaborer un plan d'action ». Le Cardinal Amette et Mgr l'Evêque nommé de Strasbourg ont accepté de faire partie du Comité de Patronage.

Extraits de la Collection en cinq volumes de  
*L'Echo de Notre-Dame de la Garde*  
période 1914 à 1919  
Un prêt de Rémy IMBERT,  
Président du Musée de la Mémoire Militaire de Meyreuil

Document édité le 05 janvier 2019  
par le webmaster  
Pour le site [roquepertuse.org](http://roquepertuse.org)

